

Sybil'e. Mais ne retrouve-t-on pas dans le premier de ces ouvrages les traces d'une ancienne collaboration aux œuvres d'Alexandre Dumas ? Les épreuves incroyables auxquelles est soumis ce malheureux jeune homme ne sont-elles pas chimériques ; et après s'être jeté dans l'eau pour sauver un chien, et du haut d'une tour d'où il aurait pu se casser autre chose qu'un bras, devait-il brûler des papiers qui appartenaient à sa sœur et lui donnaient avec une richesse incespérée le droit de prétendre à la main de Marguerite ? Ces péripéties, en forme de cascades, nous paraissent un peu violentes. Mais, à part ces accidents étranges et l'in vraisemblance des caractères qui font de ce roman un poème de chevalerie, nous sommes heureux d'y signaler les symptômes favorables d'un retour au bon goût et au sens commun.

Nous ne dirons rien de *Sybil'e*, qui a été l'objet d'un article publié dans ces *Études*¹. M. Nettement l'appelle un roman de chevalerie. "*Sybil'e* est trop catholique pour être aussi chimérique, ou trop chimérique pour être aussi catholique qu'on nous l'a peint." Cette remarque est juste. Mais puisque nous avouons que les personnages secondaires sont peints d'après nature ; que Clotilde, madame de Vergnes, Blanche et Gondrax existent ; que "Raoul de Chalys est entre le réel et l'idéal ;" n'ajoutons pas : "sentiments, idées, caractères, événements même, tout

est plus ou moins chimérique." Le roman d'ailleurs est, selon la définition de Goethe, une épopée domestique. Il doit être le reflet véritable des familles qu'il représente. Mais s'il a le droit de demander à la mémoire ses souvenirs, à la critique de l'observateur son coup d'œil et ses tableaux, il a le devoir de laisser au poète le champ de l'idéal. Sans poésie, le roman ne serait qu'une histoire anecdotique ; sans réalité, il rentrerait dans le genre des contes de fées.

Il est fâcheux que, si nous voulons arriver au roman vraiment irréprochable, nous n'ayons que peu de noms à signaler : *le Parrain et le filleul* de M. de La Landelle, *la Vie réelle* de madame Bourdon, *Antoinette Lemire* du même auteur, qui pourrait apprendre à Fantine de Victor Hugo le moyen de supporter la misère ; *l'Enthousiasme*, de Marie Gjertz, cette jeune Norvégienne "qui ne demandait à Dieu pour dernière grâce que de mourir à l'ombre des rochers de sa patrie ;" *la Vie en famille* de mademoiselle Fleuriot, vraie inspiration bretonne. "Mademoiselle Fleuriot, dit M. Nettement, a vécu dans cette atmosphère de foi, d'honneur, de probité exquise, de respect du passé, et l'on retrouve dans ses compositions comme un reflet de ces vertus morales qu'elle a eues sous les yeux depuis son enfance."

Tel est aussi le charme secret de ce conteur aimable, déjà si connu par ses *Pèlerinages en Bretagne*,